**[C ce soir](https://www.france.tv/france-5/c-ce-soir/)S6 - Israël : le grand isolement ?**

**Quand la fiction vient percuter la réalité… La réalité, c’est Gaza qui brûle et le début aujourd’hui de l’offensive terrestre sur la capitale de l’enclave palestinienne ; la fiction c’est un film qui sort demain et qui dénonce ce que les massacres du 7 octobre ont fait de la société israélienne entre trauma et désir de vengeance… Son réalisateur Nadav LAPID sera**

**https://www.france.tv/france-5/c-ce-soir/saison-6/7474643-israel-le-grand-isolement.html**

**Animateur :** Bonsoir à toutes et à tous. Soyez les bienvenus sur le plateau de C'est ce soir. Il y a des jours comme ça où la fiction vient percuter la réalité. Approchant la réalité de ce mardi, c'est cette phrase du ministre israélien de la Défense ce matin. Gaza brûle, disait-il, après une nuit d'intenses bombardements sur la ville de Gaza et le début de l'offensive terrestre annoncée depuis plusieurs semaines et qui fait craindre le pire pour les centaines de milliers de civils gazaouis encore présents dans la capitale de l'enclave. La fiction, c'est un film israélien qui sort demain sur nos écrans. Le premier grand film post 7 octobre. Oui, par le cinéaste Nadav Lapide, qui est ce soir notre invité. Un film choc qui dénonce que les massacres du 7 octobre ont fait de la société israélienne. Le trauma, la schizophrénie, l'impossible normalité, le désir de vengeance aussi, qui s'est abattu sur les Palestiniens. La fiction et la réalité, donc, dans un contexte où la pression diplomatique s'accentue sur Israël et à quelques jours de la reconnaissance de l'État de Palestine par la France. C'est ce soir, c'est parti.

**Animateur :** Mardi 16 septembre 2025, c'est ce soir avec Laure Adler. Bonsoir, Laure.

**Laure Adler :** Bonsoir.

**Animateur :** Et avec Nathan Devers ce soir. Salut, Nathan.

**Nathan Devers :** Salut.

**Animateur :** Israël, c'est un pays que vous connaissez bien, d'ailleurs, l'une et l'autre. Et je suis très heureux que vous soyez tous les deux avec moi ce soir pour cette discussion qu'on voulait avoir autour d'un film qui est, je le disais, peut-être le premier grand film israélien post 7 octobre. En tout cas, on va en discuter. Bonsoir, Nadav Lapide.

**Nadav Lapide :** Bonsoir.

**Animateur :** Bienvenue. Ce film, c'est donc le vôtre. Ça s'appelle Oui, Ken en hébreu et ça sort demain au cinéma. Vous êtes l'un des plus grands cinéastes israéliens, primé à Berlin et à Cannes, notamment. Vous êtes un homme très engagé, très critique de la politique de votre pays, Israël, que vous avez décidé de quitter il y a quelques années pour venir vous installer ici à Paris. Ce film, c'est le miroir d'une société traumatisée qui a soif de vengeance. C'est un film à la fois trash et mélancolique. Je pense qu'on peut le dire comme ça, avec une question en creux. Y a-t-il une manière normale d'être israélien après le 7 octobre ? Et c'est un film, en tout cas, essentiel qui contribue au débat indispensable que nous devons avoir sur ce qui se passe là-bas. Cette discussion, on va l'avoir avec vous, bien sûr, et avec quatre invités qui sont avec nous ce soir. Puisqu'on parle de cinéma, je commence avec vous.

Samuel Blumenfeld, bonsoir.

**Samuel Blumenfeld :** Bonsoir.

**Animateur :** Critique de cinéma, vous êtes l'une des grandes plumes du journal Le Monde, également contributeur pour la revue Academe, premier site juif d'information culturelle. J'ajoute qu'Israël est un pays que vous connaissez très bien. Merci beaucoup d'être avec nous ce soir.

**Animateur :** Votre film, Nadav Lapide, il nous fait entrer dans la psyché israélienne, d'une certaine manière, avec les conséquences de ce traumatisme du 7 octobre. Une invitée à voir avec nous, Judith Cohen-Solal, bonsoir.

**Judith Cohen-Solal :** Soyez la bienvenue, psychanalyste et autrice, vous allez vous aussi régulièrement en Israël. C'est un pays, une société, qui presque deux ans après est toujours hantée par ce massacre. D'ailleurs, vous le dites, nous ne sommes pas encore dans l'après, dans le poste de 7 octobre, et c'est aussi d'ailleurs ce qui transparaît, je crois, dans ce film.

**Animateur :** Également avec nous, un historien ce soir, bonsoir, Marc Nobel.

**Marc Nobel :** Bonsoir.

**Animateur :** Soyez le bienvenu, grand spécialiste de l'antisémitisme, vous qui vous intéressez de près à la politique et à la société israélienne. Vous mettez en avant également, deux ans quasiment après le 7 octobre, la résilience d'une société qui ne peut pas et qui ne doit pas, dites-vous, se résumer à ses dirigeants. Alors, cette société dit-elle non avec suffisamment de force ? Avec suffisamment de force, c'est l'une des grandes questions, et le débat sera intéressant, j'imagine, avec Nadav Lapide. Puis j'accueille enfin Alexandra Schwarzbrot, bonsoir.

**Alexandra Schwarzbrot :** Bienvenue, journaliste, directrice adjointe de la rédaction de Libération, ancienne correspondante à Jérusalem et autrice de plusieurs romans, eux aussi, sur la société israélienne.

**Animateur :** Et je le disais, on se retrouve ce soir dans un moment un peu particulier. Il y a cette opération terrestre qui a commencé sur la ville de Gaza, qui a déclenché ce matin. Il y a la prochaine reconnaissance, notamment par la France, de l'État de Palestine, et puis aussi cette pression, dont on parlera peut-être ce soir, de plus en plus forte sur Israël, avec notamment des appels au boycott qui se multiplient. Merci beaucoup d'être là ce soir, Nadav Lapide. Votre film s'appelle donc Oui, et en fait, ce Oui, c'est un grand nom à ce qui arrive à votre pays depuis le 7 octobre. C'est donc l'histoire d'un jeune père de famille, un musicien, performeur, mi-bouffon, mi-gigolo, qui a évolué avec sa femme au sein de la Jet Set de Tel Aviv, et à qui on va demander un jour de composer un nouvel hymne, patriotique, à la gloire de l'armée israélienne, pendant que les bombes s'abattent sur la bande de Gaza. Et pour que tout le monde, celles et ceux qui nous regardent, comprennent bien de quoi on parle, on regarde ensemble un extrait de la bande annonce.

**Interlocuteur ? :** C'est ça ? Je vais te dire que je suis dans un désastre personnel et artistique. J'ai commis des erreurs à l'âge de 4 ans. Dis-moi ce qu'il y a eu le 7 octobre. C'est bon, c'est bon, c'est bon. Que va-t-il se passer ?

**Animateur :** Voilà pour cette bande annonce, Nadav Lapide. Et ces dernières images qu'on vient de voir ont d'ailleurs été tournées en face de la bande de Gaza, la vraie bande de Gaza. On va y revenir notamment avec Nathan tout à l'heure. D'abord, on le voit, il y a un côté un peu fou, décadent, malade. Est-ce que vous diriez que c'est le reflet, pour vous, de ce qu'est devenue la société israélienne ?

**Nadav Lapide :** Oui. Malheureusement, oui. Je l'ai dit avec tristesse, puisque toutes les critiques, toutes les reproches, tous les mals que je peux dire et que j'ai dit sur la société israélienne, je l'ai dit aussi par rapport à moi-même. J'en fais partie quand je parle d'une âme collective israélienne qui est profondément malade. Je pense qu'elle est profondément malade. Je parle aussi de mon âme à moi.

**Animateur :** De votre maladie à vous aussi, quelque part.

**Nadav Lapide :** Oui, oui, oui. Je pense qu'un des symptômes les plus désastreux de cette maladie, c'est l'aveuglement. C'est l'aveuglement total. Moi, je suis né à Tel Aviv, j'ai grandi à Tel Aviv. Toutes les belles choses, ou presque toutes les belles choses qui me sont arrivées dans ma vie me sont arrivées là-bas, dans les rues de Tel Aviv. C'est toujours fou qu'il y ait un trajet d'une heure en voiture de Tel Aviv à Gaza. Et pourtant, l'aveuglement est tellement profond. Je pense qu'on connaît ça très bien de la psychologie. D'abord, pour essayer de soigner, de faire face à une maladie, il faut d'abord être conscient. Je pense que c'est une société qui se détache de plus en plus du monde. Qui a une vision d'elle-même qui est tellement à l'opposé de la vérité. Qui se réaffirme de plus en plus. Qui attend par un tel niveau d'aveuglement que je pense que la grande partie des Israéliens aujourd'hui ne comprennent pas ce que le monde veut d'eux. Pourquoi le monde est si hostile. Pourquoi le

monde est si opposé. Donc évidemment, qu'est-ce qu'on fait ? On utilise à l'infini ces mots antisémitisme, antisémitisme, antisémitisme, qui existent. Mais qui est devenu la rémédie pour chaque critique.

**Nadav Lapide :** Moi je pense toujours que le monde, mais surtout, est qui se voit comme des amis d'Israël. Et si les obligations envers ce pays, envers les habitants de ce pays, c'est de poser, de mettre, de placer un miroir à la taille du soleil pour qu'on voit ce qu'on est devenu.

**Animateur :** Quelque part c'est ce que vous essayez de faire, de tendre un miroir à cette société. Vous le disiez, le oui c'est le oui à l'aveuglement, ou à la soumission, on peut le dire comme ça. Et donc c'est un non à la soumission ce film. Et je le disais tout à l'heure, du début à la fin du film, quelque part il y a une forme de question qui est est-ce qu'il y a une manière normale d'être Israélien après le 7 octobre ? C'est une question vertigineuse qui traverse ce film.

**Nadav Lapide :** Oui, je pense encore une fois à toutes ces questions, je me suis posé toutes ces questions. Moi, pendant des années, ma manière d'être Israélien, je trouvais la seule manière d'être Israélien était d'écrire non, non, non, toujours non, en 30 000 décibels. Non à Netanyahou évidemment, non à son gouvernement, non à cette société, non à ce qu'il est devenu, et résister, résistance à fond. Jusqu'au moment où je me suis rendu compte du fait qu'en refusant la politique d'Israël, j'ai commencé à refuser la vie. Vous commencez par définir tel ou tel parti politique comme ennemi, et très vite vous commencez à vous imaginer que vous êtes entouré d'ennemis, vous voyez partout des monstres et vous devenez un monstre vous-même. Donc je suis parti, je suis parti aussi parce que je ne voulais pas que mon fils grandisse dans ce pays.

**Animateur :** Donc, il y a le oui, mais on voit bien où le oui amène notre héros. Mais c'est terrible, c'est comme s'il n'y avait pas de solution, au fond, entre le non et le oui. Laure ?

**Laure Adler :** Vous avez signé un film intense et dense, dans la lignée de tous les films que vous aviez présentés autrefois. On y retrouve les mêmes thématiques de l'amour, l'amour pour le pays, vous en parliez tout à l'heure, mais il y a une scène bouleversante où le héros de ce film se balade en vélo avec son petit enfant et il lui dit à quel point il aime ce pays, à quel point il aime la beauté de la mer, à quel point il aime les odeurs, à quel point il aime le ciel si bleu, à quel point il fait beau en novembre, c'est un ode au plaisir d'être israélien. Et puis il y a cette espèce de tension permanente entre la coïncidence avec soi-même et le brusque retour au réel.

**Laure Adler :** Et le réel, c'est comme si nous qui ne vivons pas en Israël, moi qui ne vis pas en Israël, vous nous faites comprendre ce que ça veut dire au quotidien de vivre dans un pays, d'être amoureux, d'être si heureux d'être un papa, parce que c'est un éloge de la paternité aussi, ce film c'est un film très sensuel sur la paternité et son importance, mais vivre en Israël c'est aussi entendre par la radio, par la télé, le drame de ce qui se passe à Gaza, l'horreur de ce qui se passe à Gaza au quotidien qui passe, qui infuse. Et qu'est-ce qu'on fait de ça ? Même si on s'approche du réel, du territoire, ce que vous faites dans votre film avec votre caméra, vous dites à un moment, je vois Gaza, mais Gaza me voit aussi. Ça veut dire quoi ?

**Nadav Lapide :** Je pense que ça veut dire que vous vivez avec vos crimes. Pour moi, vous avez dit que vous vivez avec les drames, c'est vrai, mais je pense que les drames, c'est un drame qui se transforme en une tragédie, c'est une tragédie que nous, on est en train de créer. Donc vous vivez tout le temps avec vos crimes. Et oui, moi, quand je suis là-bas, quand je suis sur place, j'ai l'impression que, de la manière que c'est dit dans les films, Gaza me voit en train de la brûler.

**Nathan Devers :** Moi, c'est un film qui m'a aussi bouleversé, vraiment marqué, et en le regardant, je l'ai vu deux fois, en me posant la question de savoir quel était au fond le genre auquel appartenait ce film. Je crois qu'il y a trois manières de le voir. Il y a une première manière qui est de le voir comme une fable morale, une fable universelle, qui parle d'Israël, mais qui, en fait, à travers Israël, pose la question générale de la soumission, un peu comme dans un roman existentialiste avec un personnage qui accepte les missions qu'on va lui confier, toutes les missions, qui est dégradée économiquement, sexuellement, politiquement, et puis à la fin, qui dit oui à tout. Ça, c'est, je crois, la première manière.

**Nathan Devers :** Il y a une deuxième manière, évidemment, c'est un manifeste politique, puisque vous mettez en scène, c'est les scènes trash, les élites, les élites économiques, les élites militaires, les élites politiques, les élites culturelles, et la manière dont ces quatre mondes d'élites peuvent se réunir ensemble dans une tragédie actuelle. Et il y a une troisième manière, en tout cas, moi, c'était la question que je voulais vous poser. Alors, évidemment, quand on fait une œuvre, et une œuvre d'art, et un film, on a aussi la liberté de la création et de l'imagination, mais est-ce que vous le voyez comme un portrait exhaustif de la société israélienne ? Parce que l'angle qui est le vôtre, celui de la soumission, on reviendra peut-être tout à l'heure sur l'histoire de l'hymne qui est central, il me semble qu'il y avait un aspect qui n'était pas présent dans votre film, c'est quand même le fait qu'une partie très importante de la société israélienne depuis deux ans ne dit pas Ken aveuglément, et elle dit non. Alors certes, elle ne le dit pas beaucoup en invoquant les morts civiles palestiniennes, mais quand même une opposition toutes les semaines, avec des centaines de milliers de personnes, voire plus, à la politique du gouvernement, des gouvernements successifs, et à la réalité de cette situation et de cette guerre.

**Nadav Lapide :** J'ai toujours l'impression... D'abord, j'aurais adoré parler de la question du genre, beaucoup plus que des questions politiques, mais si vous m'adressez cette question. J'ai toujours cette impression, mais d'ailleurs je l'ai depuis des années, je dois dire, bien avant le 7 octobre, quand je suis interviewé en France, qu'il y a une forme de déception du fait que je ne dis pas qu'en Israël, la société israélienne, qu'il y a des bons et des mauvais au sein de la société israélienne, que je ne donne pas suffisamment de la place à ce qu'on appelle le camp de la paix, le camp de la paix ou la gauche israélienne en général, le camp de la paix dans la société israélienne, qu'il y a une sorte d'esprit et de volonté humaine basique et fondamentale que je comprends très bien, de croire à une sorte de réalité plus complexe dans ce sens-là, ou tout simplement de croire à l'espoir. Moi, malheureusement, je ne vois pas les choses d'une telle manière. Je ne crois pas que le problème d'Israël, c'est le gouvernement de Netanyahou.

**Nadav Lapide :** J'aurais adoré être ici comme, je ne sais pas comment, Jaffer Panahi, qui parle du régime, réalisateur iranien, oui, réalisateur iranien, qui parle du régime, qui fait parler du régime, dire du mal du régime, mais faire clairement la distinction entre le peuple et le régime. D'abord, Israël, c'est encore une démocratie, au moins pour les juifs, et dans ce sens-là, je pense que ce qui est commis en Israël appartient au peuple. Et je pense que ce génocide qui est en train de se commettre appartient à nous tous. Et vous avez parlé des manifestations. Moi, j'ai participé à pas mal de ces manifestations, mais ces manifestations, je pense, comme vous le savez bien, portent sur la libération des otages. Les otages, surtout. Et d'ailleurs, vous pouvez très très souvent entendre des gens dans ces manifs qui montent sur scène, qui font un discours, qui disent, d'abord, on va libérer les otages, et après, on pourrait reprendre la guerre. Ce n'est pas un problème. Il n'y a aucun conflit, aucune contradiction entre les deux. Ce qu'on entend très très très peu dans ces manifestations, je parle des grandes manifestations, ce qu'on entend très très très peu, c'est les mots Gaza. On parle très peu du destin des Gazaouites dans ces manifestations-là. On a du mal même d'entendre une phrase banale du genre « c'est horrible ce qui se passe là-bas ». Même une phrase pareille est extrêmement rare.

**Nadav Lapide :** Donc oui, pour moi, peut-être ces dernières semaines, ou quelque chose comme ça, moi je vois, heureusement, j'ai aucun plaisir de dire du mal d'Israël, ce n'est pas mon hobby, mais je vois quelque chose qui peut-être est en train de se réveiller, enfin, dans la conscience collective. Il ne faut jamais condamner l'espoir. Non, je pense que quand vous vivez en Israël, vous avez l'impression, si vous appartenez à un certain camp politique, auquel j'appartiens, vous avez l'impression d'être une équipe de foot qui perd tous les matchs 10-0, 11-0, 20-0, 30-0. Donc parler de l'espoir sera exagéré. Mais il y a, je pense aussi, grâce à la pression internationale et grâce aux gestes comme, malheureusement, les menaces de boycott culturel ou des trucs comme ça, je pense qu'il y a quelque chose, peut- être, qui commence à se réveiller.

**Animateur :** On viendra peut-être au boycott tout à l'heure, mais vous disiez, je ne suis pas d'accord, Judith Cohen-Solal, sur les manifestations, sur la dénonciation de la guerre.

**Judith Cohen-Solal :** Alors on entend beaucoup quand même de gens qui veulent que ça s'arrête, qui veulent que la guerre s'arrête, qui veulent que, en fait, aussi, ils se sentent coincés dans un tunnel dont ils ne voient pas le bout, parce que la société israélienne, en tout cas, j'ai rencontré beaucoup de gens, de familles, de jeunes, qui sont très traumatisés, comme vous le disiez tout à l'heure, et qui n'est pas du tout dans le post-trauma. On est encore dedans. Les gens vont à la guerre, reviennent. Les parents, les mères attendent, ne dorment pas la nuit. Enfin, c'est sans fin. Et puis, il y en a qui reviennent. Ils sont blessés. J'ai vu une famille dont le fils était blessé, mais vraiment très gravement. Dès qu'il a été remis sur pied, il a voulu y retourner. Mais pas parce que, juste, il serait un guerrier démesuré, mais parce qu'il ne sait pas quoi faire de ça. Il ne sait pas quoi faire de ça, de ce trauma.

**Judith Cohen-Solal :** Parce que ce trauma, parce que ces images, et d'ailleurs, on le voit bien dans le film, c'est très bien traduit. À ce moment-là, où il y a une sorte de chose un peu science-fiction, où le héros voit dans la tête de l'autre des choses qui se passent, il lui prend son téléphone et il lui met sur le front, en disant, voilà, comme ça, ça va passer. Le film va passer directement. Donc, il y a ces vidéos, ces films, les films que les gens se passent tout le temps, ça, c'est ce qui est spécifique à un traumatisme, et qui n'arrête pas parce qu'il n'y a pas de moment pour l'arrêter, puisqu'on est déjà dans la vidéo suivante. Donc là, c'est quand même quelque chose, une société qui souffre.

**Judith Cohen-Solal :** Et si je peux dire quelques mots sur le film ?

**Animateur :** Bien sûr.

**Judith Cohen-Solal :** Justement, moi, ça m'a fait penser à The Brutalist. Et je dois dire qu'il y a beaucoup de choses que j'ai trouvées en commun, notamment parce que c'est un artiste, alors ce n'est pas un pianiste, c'est un architecte, mais il y a cette manière de mettre son sort entre les mains d'un type très riche qui est un peu vieillissant. Parce qu'il y a cette idée, ce n'est pas seulement l'élite qui est représentée dans votre film, elle est très vieillissante, cette élite. Elle bouffe ses jeunes, en fait. Et donc, on le voit là, et il se laisse soumettre. Et en même temps, il a dans sa tête, lui, son projet, comme on le voit qu'à la fin, il y a cette scène justement très difficile du viol, notamment, et de la débauche qu'on retrouve.

**Judith Cohen-Solal :** Alors moi, je me suis dit quand même, en voyant votre film, qu'il y a dans le 7 octobre, parce que c'est très présent aussi dans le film. C'est présent, mais comme si c'était derrière, c'est là tout le temps. On n'en parle pas, mais c'est un traumatisme, et il le montre comme ça, comme un traumatisme, quelque chose qui a été une effraction dans la société israélienne et qui, au fond, d'une certaine manière, a remis de la Shoah dans cette société. C'est pour ça que vous parlez de brutalisme, parce que ça se passe après la Shoah. La Shoah, elle n'était pas... Enfin, Israël, la Shoah, elle est là tout le temps, elle est là depuis tout le temps. On pensait qu'on en était protégés. Là, elle revient, on la reprend dans la figure, et d'une certaine manière, je ne sais pas s'il y a quelque chose qui s'est passé qui n'était pas là. C'était là, on ne sait pas quoi en faire, et c'est là, et c'est l'anxiété permanente, l'angoisse permanente de où on va aller, et si on n'y a plus où être, qu'est-ce qu'on va faire ? Et ça va recommencer. Et c'était là tout le temps, en fait.

**Animateur :** Oui, je crois que le premier tour de manivelle de votre film, c'était le 7 octobre. C'est le 7 octobre 2023, donc c'est ce qui s'appelle être heurté de plein fouet par la réalité.

Ce que je me demande, c'est pas seulement comment vous avez vécu cet octobre, formal, j'imagine, mais comment vous avez vécu le fait que le gros des victimes du 7 octobre, donc ces 1 200 hommes, femmes, enfants, violés, viscérés, ventrés, ils représentaient en fait l'Israël de gauche. Mais pas seulement des paroles, mais des actes, c'est-à-dire des gens qui s'engageaient chaque jour que Dieu fait, pour aller sortir des Gazaouis, de cette enclave, pour les faire soigner en Israël, les sortir toujours de cette enclave, pour qu'ils travaillent en Israël. Et il y avait véritablement chez eux une volonté profonde, engagée, de construire des ponts. Or, ce sont ces gens-là qui ont été massacrés. Comment l'avez-vous vécu ?

**Nadav Lapide :** Peut-être que je répondrai d'une manière plus générale. Je pense, le 7 octobre, moi, ça fait 4 ans qu'à peu près que j'habite à Paris, donc le 7 octobre j'étais à Paris, 2 semaines plus tard, je suis allé en Israël, c'était une forme de naissance aussi du film, une forme de nécessité, d'obligation de réagir à tout ce qui s'est passé, tout ce qui s'est préparé déjà. Mais donc, je les vivais comme l'Israélien que je suis, mais aussi comme quelqu'un qui habite à Paris, donc à travers les réactions que j'ai vues dans la presse, dans la politique française, enfin, en France, et je trouvais que la plupart des réactions n'étaient pas à la hauteur du moment, qu'il y avait quelque chose de binaire et d'ennuyé, j'avais l'impression que les gens répétaient des formules anciennes au lieu de regarder la réalité dans les yeux.

**Nadav Lapide :** Et moi, la dernière chose qui m'intéresse, eux comme artistes et comme êtres humains, c'est commencer à distinguer entre la souffrance des uns et la souffrance des autres. Donc, évidemment, la souffrance des gens qui ont été massacrés dans le 7 octobre, je trouve ça presque ridicule de le dire, ça me touche, et ça me touche comme cinéaste, puisque je pense que dans le film, il y a une scène, enfin, il y a un plan-séquence de 5 minutes où on détaille le destin des victimes du 7 octobre.

**Animateur :** C'est une discussion dans la voiture ?

**Nadav Lapide :** Oui, oui, et en général, je trouve que le film...

**Animateur :** Mais c'est une scène très forte, d'ailleurs.

**Nadav Lapide :** Merci. Mais en général, je trouve que le film en entier se révolte contre cette tentative de tomber à une sorte de politique un peu binaire, ou des propos et politiques trop simples, ou de... Et en même temps, je trouve qu'il n'y a même pas... Enfin, rien de tout cela, pour moi, n'est même pas proche à justifier ce qui est en train de se passer à Gaza et ce qui est en train de se passer aujourd'hui. Et d'ailleurs, je pense que... Je pense que celui qui regardera mes films depuis l'après-midi n'aurait pas été si étonné que ça par la cruauté de la vengeance israélienne et par cet esprit génocidaire qui s'est éparpillé dans cette société, parce que je pense que ça répondait aux symptômes assez graves qui existaient bien avant. Avant le 7 octobre.

**Animateur :** L'une et l'autre, vos regards sur ce qui se dit, d'ailleurs, depuis le début de cette émission. Ce film, c'est une vraie gifle. Ou un coup de poing, je ne sais pas comment on peut dire. Parce qu'on est vraiment... J'ai vu, d'ailleurs, j'ai lu, parce que dans l'Ibé, il y a un entretien avec vous qu'on publie demain dans le journal papier et sur le site dès ce soir, où vous racontez justement que vous demandez aux salles de monter le son. Parce qu'on est secoué. On est secoué à la fois par les images, on est secoué par ce son qui est souvent très fort et qui nous bouscule. On a l'impression de recevoir des gifs de tous les côtés. Et ça en dit beaucoup sur la folie.

**Alexandra Schwarzbrot :** Oui, je pense que la santé mentale des Israéliens en ce moment, sur la folie qui s'emparait de ce pays, la folie qui comprend la douleur, la souffrance profonde. Et en effet, on n'est absolument pas sorti dans le traumatisme du 7 octobre. Il est encore là, à fleurs de peau. Mais aussi l'envie de vengeance. Et sur cette société cassée.

**Alexandra Schwarzbrot :** Sur ce plateau, il y a quelques années, sur ce même plateau, je vous disais que... Avant le 7 octobre. Bien avant le 7 octobre. Que la colonisation était un cancer pour Israël. Et qu'il rongeait cette société. Et je pense que tout vient de là. La colonisation qui a abîmé cette société. Qui a donné de l'importance, de plus en plus d'importance aux colons. Et on voit bien que leurs représentants aujourd'hui sont au pouvoir. Qui a donné de l'importance à l'armée. Parce que qui dit colonie, qui dit colons, dit armée. Pour les protéger. Et pour tailler des routes. Et pour surveiller les checkpoints, etc. Et donc cette colonisation a totalement perverti cette société. Et donc c'est ça le drame aujourd'hui. C'est que, à la limite, le problème c'est que quand Benjamin Netanyahou ne sera plus au pouvoir, il y aura toujours cette partie, cette moitié, je crois qu'elle représente aujourd'hui, cette moitié de la société israélienne qui est constituée de colons, de religieux, d'extrémistes, d'ultranationalistes. Et ceux-là, comment...

**Nadav Lapide :** Pas la moitié.

**Alexandra Schwarzbrot :** Il y en a près de la moitié. Tout confondu, c'est près de la moitié. Il y a des religieux qui sont religieux, mais pas colons. Bien sûr. Il y a même des religieux antisionistes. Quand vous les ajoutez, ça fait à peu près la moitié. Quand vous regardez les chiffres, ça fait quasiment la moitié. Et donc ceux-là, comment on va répondre ? Comment on va... Comment Israël peut se remettre de l'importance de cette population-là ?

**Animateur :** Marc Nobel, c'est un pays que vous connaissez bien, que vous aimez. Par ailleurs, est-ce que ce type de discussion, c'est quelque chose qui vous fait mal ? C'est quelque chose d'utile, les deux à la fois ? Comment est-ce que vous regardez ça ?

**Marc Nobel :** D'abord, malheureusement, je n'ai pas vu le film. Donc je ne peux pas en parler. Ensuite, quand bien même je parlerai, je parlerai avec beaucoup d'humilité, n'étant pas israélien. Je suis français. Je connais la société, par ailleurs violente, dans laquelle je vis, qui est la société française aujourd'hui, avec tous les contrastes qu'on connaît. Mais j'entends la liberté du créateur, c'est-à-dire du cinéaste, qui interpelle sa société, qui interroge sa société, qui est en révolte, qui refuse qu'un certain nombre de choses se passent. Je crois fermement qu'il est dans son droit d'interpeller la société qui est la sienne, de poser des questions, même si je ne me retrouve pas dans tous les mots que vous utilisez pour différentes raisons.

**Marc Nobel :** Ceci étant dit, je reconnais aussi ce qui s'est passé le 7 octobre, et vous l'avez dit avec raison, est absolument terrible pour les Israéliens. Ces jeunes qui ont été massacrés au festival Nova, ces gens qui vivaient dans des kibbutz et qui croyaient fermement en la paix, et ces terroristes du Hamas qui sont venus les massacrer, comme vous le disiez, les violer, tuer, assassiner. Il y a donc forcément...

**Nadav Lapide :** C'est dit dans le film. **Marc Nobel :** C'est important à souvenir. **Nadav Lapide :** Bien sûr.

**Marc Nobel :** Il y a un racisme qui est immense dans la société israélienne. Mais il y a aussi une résilience et il y a aussi une résistance. Quand je vois, alors peut-être pas avec les bons mots, mais quand je vois tous ces...

**Marc Nobel :** …Quand je vois, alors peut-être pas avec les bons mots, mais quand je vois tous ces Israéliens qui manifestent, qui expriment leur refus de ce qui se passe, je ne peux pas dire qu'il n'y a rien. Il y a quelque chose. Est-ce que c'est suffisant ? Non. Est-ce que c'est à la hauteur ? Non. Mais est-ce que ça existe ? Oui.

**Marc Nobel :** Je crois qu'il y a, dans la société israélienne, une bataille qui est très forte, qui est très dure, qui est très violente aussi, entre une partie qui s'accommode de ce qui se passe et une autre partie qui dit non. Et je crois que c'est ça qu'il faut aussi entendre, même si je comprends que vous ne le voyez pas, vous, de la même manière. Moi je le vois comme ça.

**Animateur :** Merci Marc Nobel. Nadav Lapide, vous vouliez réagir ?

**Nadav Lapide :** Oui… Ce que vous dites est vrai, mais je crois que cette résistance reste trop souvent enfermée dans des cadres qui ne remettent pas en cause l’essentiel. Les gens disent non à certaines politiques, non à Netanyahou, non à telle ou telle décision, mais ils ne disent pas non à l’occupation, ils ne disent pas non à ce qui se passe réellement à Gaza. Et tant que ce pas-là n’est pas franchi, on reste, je crois, dans un entre-deux qui empêche la véritable remise en cause.

**Interlocuteur ? :** Mais est-ce que vous ne craignez pas qu’en tenant ce discours très radical, vous soyez accusé de délégitimer entièrement la société israélienne ?

**Nadav Lapide :** Je comprends cette question, mais je pense que l’art, le cinéma, la création en général, ne doivent pas avoir peur de poser des questions radicales. Si on se contente de dire ce que les gens veulent entendre, on ne fait plus de cinéma, on fait de la propagande.

Mon rôle, c’est de montrer ce miroir, même si c’est brutal, même si c’est douloureux.

**Animateur :** Alors justement, on en vient à cette question : qu’est-ce que peut faire la société israélienne aujourd’hui ? Est-ce que ce miroir que vous tendez, Nadav Lapide, peut avoir un effet, ou est-ce qu’il reste confiné à un public déjà convaincu ?

**Alexandra Schwarzbrot :** Moi je pense qu’il a un effet, parce que ce n’est pas seulement un film, c’est un choc esthétique. Il y a des images, des sons, une intensité qui marquent profondément. Même ceux qui ne partagent pas vos analyses politiques ne peuvent pas sortir indemnes de la projection. Et ça, c’est important.

**Judith Cohen-Solal :** Oui, mais en même temps il y a un risque de sidération. C’est tellement fort, tellement violent, que certains spectateurs peuvent se sentir écrasés plutôt que réveillés. Et dans ce cas, le film perd une partie de sa portée politique.

**Nadav Lapide :** Je comprends. Mais je préfère ce risque-là plutôt que celui de l’indifférence. L’indifférence est beaucoup plus dangereuse. Si un spectateur sort en colère, choqué, bouleversé, alors le film a rempli son rôle. Même si ce n’est pas dans le sens où je l’avais imaginé.

**Marc Nobel :** Je crois que ce débat illustre bien la difficulté : entre l’art, qui pousse à l’extrême, et la politique, qui cherche à construire des compromis, il y a un espace presque impossible à combler. Mais cet espace est nécessaire.

**Animateur :** Merci. On va marquer une petite pause, et on reprend juste après.

**Animateur :** Nous sommes de retour sur le plateau de \*C’est ce soir\*. Nous poursuivons notre discussion autour du film de Nadav Lapide, et plus largement autour de la société israélienne après le 7 octobre. Je voudrais revenir avec vous, Alexandra Schwarzbrot, sur ce que vous disiez avant la pause à propos de la colonisation. Vous sembliez dire que tout part de là ?

**Alexandra Schwarzbrot :** Oui. Je persiste et signe. C’est le cœur du problème. La colonisation a contaminé toute la vie politique, toute la société, elle a donné un poids immense aux colons, aux partis religieux, aux extrêmes. Et même si Netanyahou partait demain, il resterait cette moitié de la société qui adhère à ce projet. C’est cela qui est terrible.

**Marc Nobel :** Je comprends votre point, mais je crois qu’il ne faut pas sous-estimer non plus la diversité de la société israélienne. Il y a des fractures, des désaccords profonds, et il y a aussi des résistances. Certes, elles ne sont pas majoritaires, mais elles existent. Et il faut leur donner toute la place possible.

**Judith Cohen-Solal :** Et puis, il ne faut pas oublier le poids du traumatisme. Le 7 octobre reste une plaie béante. Beaucoup d’Israéliens n’arrivent pas à penser au-delà, ils sont figés dans la douleur, dans l’angoisse. C’est aussi cela qui nourrit la fermeture, le repli, la radicalisation.

**Nadav Lapide :** C’est vrai. Mais le risque, c’est que ce traumatisme devienne une justification infinie. Quoi qu’il se passe, quoi que l’armée fasse, quoi que le gouvernement décide, on dira : ‘Oui mais le 7 octobre’. Et on ne sortira jamais de ce cercle.

**Animateur :** Alors justement, Judith Cohen-Solal, vous disiez que beaucoup d’Israéliens restent figés dans la douleur. Est-ce que vous pensez que l’art, le cinéma, peut les aider à dépasser ce stade ?

**Judith Cohen-Solal :** Je pense que oui, mais pas seul. Le cinéma peut ouvrir des espaces, faire surgir des émotions, poser des questions. Mais pour transformer en profondeur, il faut aussi des paroles politiques, des actes collectifs, un accompagnement psychologique à l’échelle d’une société entière. Sinon, l’art reste un cri, un témoignage, mais pas une transformation.

**Alexandra Schwarzbrot :** Et pourtant ce cri est essentiel. Parce que sans lui, on s’habitue. Et s’habituer, c’est la pire des choses. On finit par trouver normal ce qui ne l’est pas. Je crois que ce film, par sa violence esthétique, empêche justement cette banalisation.

**Marc Nobel :** J’entends ce que vous dites. Mais je voudrais ajouter que parfois, la radicalité de certaines œuvres peut aussi éloigner une partie du public. Ceux qui ne se reconnaissent pas du tout dans ce miroir se ferment, se braquent. Et c’est une limite.

**Nadav Lapide :** Oui, mais je préfère provoquer un rejet que l’indifférence. L’indifférence, encore une fois, est le véritable danger. Si les gens sortent en colère, ils ont au moins réagi. Et cette réaction peut être un début de réflexion, même si elle est d’abord défensive.

**Animateur :** Nous arrivons bientôt au terme de cette discussion. Je voudrais vous demander à chacun un dernier mot. Qu’est-ce que vous retenez, qu’est-ce que vous souhaitez que le public retienne de ce film et de ce débat ?

**Judith Cohen-Solal :** Moi, je retiens que c’est un film qui oblige à ne pas détourner le regard. Et dans une société qui vit dans le trauma, c’est fondamental. Parce que détourner le regard, c’est aussi se couper de la possibilité de guérir.

**Marc Nobel :** Je retiens la force d’un geste artistique qui interpelle, qui dérange. Même si je ne partage pas tout, je respecte profondément cette démarche. Parce que poser des questions, même radicales, c’est ce qui fait vivre une démocratie.

**Alexandra Schwarzbrot :** Moi, je retiens la nécessité de dire non. Dire non à l’aveuglement, non à la soumission, non à la colonisation. Et je crois que ce film aide à redonner de la force à ce non.

**Nadav Lapide :** Je dirais simplement que ce film n’est pas une réponse, mais une question. Une question adressée à ma société, et peut-être au monde. Qu’est-ce qu’on devient quand on dit oui à tout ? Est-ce qu’on peut encore rester humain dans ce cas-là ? Je n’ai pas de réponse, mais je crois que c’est une question qu’il faut poser sans cesse.

**Animateur :** Merci à vous, Nadav Lapide, merci à nos invités, merci à vous qui nous avez suivis. C’était \*C’est ce soir\*. Bonne nuit à toutes et à tous.

**Marc Nobel :** …milliers d'Israéliens et les Israéliens avec lesquels je parle qui veulent résister et qui se battent contre ce gouvernement et son Premier Ministre et ses ministres, je dis bravo parce que cela n'existe pas dans toutes les sociétés. Il y a 110 conflits aujourd'hui dans le monde, 110 conflits. Est-ce que partout on voit autant de manifestations en tant que telles ? Est-ce que partout on voit dans les rues de grandes capitales ou de grandes villes une moitié des gens qui protestent, qui sont en souffrance, qui s'en prennent à leur Premier Ministre, qui portent des banderoles pour protester, pour crier en tant que telles ? Ce n'est peut-être pas suffisant, c'est ce que vous dites, mais ça a quand même le mérite d'exister. Et puis par ailleurs, c'est une société évolutive, c'est une société qui a plein de contrastes et nous, nous voyons ça de loin. C'est pour cela que je dis que quand on regarde cela de loin, et moi je ne suis pas Israélien, je suis français, je le répète, on doit parler de ce qui se passe là-bas avec beaucoup d'humilité. Et tenter de comprendre cette publicité.

**Animateur :** Ça veut dire quoi en parler avec beaucoup d'humilité ? Vous avez le sentiment qu'on en parle avec trop peu d'humilité en général dans les débats français ?

**Marc Nobel :** Écoutez, je crois qu'à l'heure actuelle, il y a un focus sur Israël, et moi je voudrais qu'il y ait un focus sur le Premier Ministre et les ministres d'extrême droite qui l'entourent. Mais le peuple israélien n'est pas forcément son Premier Ministre. Et le peuple israélien n'est pas forcément Ben Gvir et M. Smotrich, les ministres des finances, qui sont selon moi des fanatiques. Donc il y a quand même un Israël de la résistance, de la résilience, du non qui s'exprime. Peut-être pas comme vous le souhaiteriez, mais malheureusement voilà.

**Nadav Lapide :** Ce n'est pas une question de ce que je souhaite ou pas, la question ce n'est pas s'ils utilisent les bons mots ou pas. Le problème, c'est qu'ils ne manifestent pas pour les bons motifs. Je vous donnerai un exemple. Il y a trois ans ou quatre ans, il y avait des centaines de milliers d'Israéliens qui ont inondé la rue pour protester contre les réformes judiciaires et la tentative de faire attendre le pouvoir de la Cour suprême. Des dizaines de militaires dégradés, des pilotes de chasse ont annoncé qu'ils allaient refuser de faire partie de l'armée. Ça a mis une pression énorme sur ce gouvernement. Aucun parmi eux ne refuse aujourd'hui de brûler Gaza. Aucun parmi eux ne refuse aujourd'hui de jeter des bombes sur des enfants et des femmes et des hommes qui n'ont rien fait. Je trouve ça hallucinant. Tous ces gens qui sont tellement opposés à Netanyahou, qu'est-ce qui les dérange autant chez Netanyahou ? Ces petites histoires de corruption qui sont tellement banales et tellement typiques ? Par contre, le fait qu'il s'agit d'un criminel de guerre, ça dérange très peu. C'est pour cela que je dis qu'il faut quand même être sincère.

**Nadav Lapide :** Je pense qu'en tant qu'Israélien, encore une fois, je déteste ce rôle d'Israélien qui dit du mal d'Israël. J'ai accordé quelques entretiens après le 7 octobre et à un moment, j'ai arrêté parce que j'ai compris que tout cela est un malentendu. Je deviens justement la justification pour des gens que je ne veux pas justifier quand ils disent tous les maux qu'ils veulent sur Israël. Ils disent « Ah, mais regardez les cinéastes israéliens ». Moi, je n'aime pas ce rôle. Mais il faut quand même, je pense aussi, avoir une forme de lucidité par rapport à ce pays. Attribuer tout ça à Netanyahou et Ben Gvir et Smotrich, pour moi, c'est une forme d'aveuglément. Et d'ailleurs, le film parle justement des bons Israéliens. Y, c'est le musicien de jazz. Sa femme Jasmine, ce n'est ni des colons, ni des religieux, ni des suicidés. C'est un couple extrêmement cool, drôle, normal. Je pense qu'ils sont bien meilleurs que les gens normaux. On aurait tous adoré danser aussi bien qu'eux, aller à une fête magnifique à Tel Aviv avec eux. Ça peut nous arriver. Moi, je ne danse pas aussi bien.

Mais ça ne les empêche pas, finalement, d'être complices de cette horreur.

Interlocuteur ? — Je pense quand même qu'il y a une question de survie qui est très importante dans la société israélienne.

Mais depuis toujours, il y a toujours cette idée qu'on est là de manière précaire, qu'on ne sait pas ce qui peut arriver n'importe quand

et que tout peut s'arrêter. Et que d'ailleurs, Israël aussi peut disparaître.

Aujourd'hui, on voit, comme si c'était en miroir de cette angoisse, des gens qui s'autorisent de plus en plus à dire qu'Israël,

dans son ensemble, par son existence même, c'est le mal. Et qu'Israël, s'il disparaissait, ce n'est pas grave.

Donc, c'est quand même un des seuls pays au monde où on se demande si le pays, comme ce qui se passe, ne va pas et que ce qui est fait est terrible,

alors peut-être qu'il faudrait songer à lui retirer le droit d'exister. Et ça, je pense que c'est en écho avec cette angoisse existentielle de ces Israéliens et qui le vivent de cette manière.

Interlocuteur ? — Aussi, pour se rappeler quand même, parce que vous avez dit tout à l'heure qu'il y a la démocratie pour une partie des Israéliens,

je trouve quand même qu'il y a cette question des deux millions d'Arabes israéliens qui sont en Israël, qui sont là, qui sont dans la société,

qui sont aussi dans un système démocratique. Je ne dis pas que tout est égal, je ne sais pas ce que je dis,

mais je dis quand même qu'ils sont dans une société démocratique, qu'ils peuvent voter, qu'ils peuvent être élus.

Et qu'à part ça, aujourd'hui d'ailleurs, on le dit peu, mais ils sont très présents parce qu'il y a beaucoup de gens qui ne sont pas là,

qui sont sur le front, ici et là, et qu'en fait, on rencontre beaucoup.

Nadav Lapide — Ils sont très présents parce qu'ils ne sont pas dans l'armée israélienne.

Interlocuteur ? — Oui, ils ne sont pas dans l'armée israélienne. Et donc, on va à l'hôpital, aux pharmacies, dans les universités.

Mais pourquoi est-ce que vous précisez ça sur les deux millions de Palestiniens d'Israël ou d'Arabes israéliens ?

Interlocuteur ? — Parce qu'on parle d'une société, on a parlé d'une société qui est extrêmement homogène, telle qu'elle est.

Je suis d'accord avec Marc Nobel, c'est aussi une fiction, enfin c'est un artiste et il a le droit de la représenter et évidemment de mettre un projecteur sur ce dont il veut parler.

Maintenant, c'est vrai que cette société est moins homogène et moi je m'étonne toujours, à chaque fois que j'y vais, de me dire, ça fait quand même deux ans et franchement,

peut-être qu'il faut toucher du bois et dire attention, on ne sait pas ce qui va arriver, mais ces deux millions d'Arabes israéliens, a priori, il pourrait se passer un tas de choses.

Déjà, on parle de guerre civile entre Juifs israéliens, alors ça pourrait aussi être le cas. Il y a quelque chose dans cette société qui fait...

Interlocuteur ? — Vous dites qu'il y a quelque chose qui tient. Interlocuteur ? — Oui, qui tient.

Samuel Blumenfeld — Non, juste, bon, c'est un pays où des Arabes israéliens, donc des citoyens israéliens de confession musulmane,

peuvent siéger à la Cour suprême et d'ailleurs, c'est un juge arabe qui a mis un président israélien en prison.

Ça, je dois dire, ça m'étonne que vous insistiez tous, et encore aujourd'hui, quand on voit les infos, de chanter tous les temps les louanges d'Israël.

C'est incroyable, il y a des pharmacies, vous pouvez rencontrer des pharmacies en arabe. C'est pas très à la mode.

Quel pays, quel pays, quel pays, quel pays, quel pays, quel pays, il y a même un juge, il y a même un juge, j'ai vu un juge.

Nadav Lapide — Non, non, non, non, mais je voulais dire une chose. Je vois à quel niveau ces émotions sont sincères, et je pense pas qu'Israël, c'est l'enfer.

Et moi, je suis israélien, et encore une fois, j'ai une intimité, j'aime pas trop les mots amour, j'ai une intimité folle, je pense, avec ce pays.

Mais je crois, mais je crois, je pense qu'on les sent très bien dans les films, je l'espère de toute façon. Absolument.

Nadav Lapide — Mais je crois que, de mon point de vue, vous faites pas du tout du bien, ni à Israël, ni aux Israéliens, en insistant ainsi de le protéger, de le protéger, de le défendre, de n'importe quelle critique.

Ce que vous faites, c'est juste encourager un aveuglément, qui existe de toute façon. Ce que vous faites, c'est encourager un sentiment de victimisation qui est un des pires problèmes de cette société.

Mais vous vous faites repenser. Non, non, non, non, et tant, et tant, et tant, si Israël vous tient en guerre, j'ai l'impression qu'il faut pas exclure les Israéliens, cette impunité, exclure les Israéliens d'un jugement moral de base,

je pense que c'est la pire chose qu'on peut faire à ce pays.

Nadav Lapide — Il faut mettre les Israéliens face aux images qu'on voit aujourd'hui, par exemple, du fusée de Gaza. Est-ce que ça c'est pas atroce ? Est-ce que c'est pas horrible ?

Comment des Israéliens seront capables de se regarder dans les miroirs ? Comment les

sont-ils ? Et leurs enfants ? Est-ce que vous voyez pas que c'est une tâche morale d'une taille de l'océan ?

Interlocuteur ? — Moi je voudrais poser une question de style. Vous êtes cinéaste, un cinéaste confirmé,

vous avez déjà montré par votre style cinématographique très particulier, comment vous faisiez exister votre univers.

Là le style de ce film, il est très fracturé, les images sont tremblées, tout vacille, le monde entier vacille et les images sont scindées.

Votre caméra, elle n'est jamais face-visage, elle déforme le monde de la manière dont vous le vivez et vous le faites trembler.

Et je crois pas que ça soit un film israélien, je crois que c'est un film universel, c'est un film sans territoire, c'est un film sur les élites corrompues,

c'est un film sur notre absence de possibilité de faire coïncider notre émotion, notre indignation, notre âme,

vous avez prononcé ce mot sur ce plateau quand vous êtes arrivés, notre âme, avec ce qui est en train de se passer.

Qu'est-ce qu'on en fait ?

Interlocuteur ? — D'ailleurs, quand on parle du Hamas, dans le dernier tiers de votre film, Nadav Lapide,

cette fille, elle est interprète, donc elle utilise les langues, c'est son métier.

Mais quand elle raconte le 7 octobre, et que nous, en tant que spectateurs, nous pleurons quand elle raconte le 7 octobre,

et elle, elle peut plus parler. Même les mots ne peuvent plus dire l'horreur de la tragédie.

Interlocuteur ? — Donc je pense que c'est pas un film israélien, je pense que c'est un film sur le monde, tel qu'il va,

sur ce désastre que nous ne voulons pas voir.

Nadav Lapide — Je suis entièrement d'accord, je pense que c'est un film qui porte au-delà de la question israélienne,

dans le film d'un monde chaotique, d'un monde qui devient de plus en plus invivable, d'un monde qui devient de plus en plus fou, pervers,

et de la capacité, oui ou non, de garder des petits îlots de beauté à l'intérieur d'une sorte de laideur et de perversion qui se propagent de plus en plus.

Nadav Lapide — Moi, je dois dire qu'à mon goût, je vois trop de films, ces derniers temps, je vois trop de films calmes et tranquilles et placides sur nos écrans.

Moi, je ne peux pas accepter l'idée que le cinéma, qui est l'art qui est connecté le plus, à l'instant même,

n'arrive pas à raconter la folie de notre monde actuel.

Nathan Devers — Peut-être, mais je voudrais qu'on revienne sur la question de la tâche morale dont vous parliez tout à l'heure, qui est quand même fondamentale.

Peut-être que ça va faire le lien. Je partage totalement votre constat selon lequel, quand on aime un pays, je crois que c'est notre cas à toutes et tous,

quand on aime Israël, pour des raisons personnelles, intimes, politiques, etc., l'amour passe par la critique ou par l'autocritique,

et dans mon cas, avec humilité, parce que je ne suis pas non plus israélien.

Nathan Devers — J'ai l'impression que, dans la discussion et dans votre film, on a abordé deux sujets qui ne sont pas tout à fait les mêmes.

C'est une chose de pointer un blocage de l'empathie qui s'empare d'une partie importante, voire majoritaire, de la population israélienne.

Et d'ailleurs, beaucoup d'Israéliens disent, écoutez, après le 7 octobre, là, on n'a pas envie de pleurer, les victimes civiles du camp d'en face,

ce n'est pas le moment, ça ne nous intéresse pas, etc.

Nathan Devers — Dans le camp palestinien, j'avais rencontré Sari Nusseibeh, philosophe palestinien important, juste après le 7 octobre,

qui m'avait dit, j'observe la même chose autour de moi en Cisjordanie, parce qu'il habite là- bas, par rapport au 7 octobre.

Et ça, je crois que c'est un mécanisme universel.

Nathan Devers — Ensuite, je pense qu'il peut y avoir un risque, et notamment, pas tellement dans le film, mais dans la perception du film,

sur le danger de décentraliser une société, quelle qu'elle soit. Mais alors, je voulais vous poser une question, justement, sur la tâche morale,

parce que c'était mon hypothèse, en fait, en voyant votre film.

Nathan Devers — Vous expliquez que le fil directeur de votre film, le personnage, le personnage principal, il reçoit une commande.

Et la commande, c'est de composer la musique du nouvel hymne, ou plutôt de l'hymne du nouvel Israël, qui reprend un poème très connu,

qui s'appelait Aréout, Fraternité, du poète Rahim Gouri, en 1947, qui était un poème qui célébrait la fraternité entre les pionniers de l'État d'Israël,

donc il y avait une vision d'une nation qui trouvait son unité, non pas dans la haine de l'ennemi, mais dans l'unité interne d'une société diverse, avec des gens qui étaient morts.

Nathan Devers — Et les paroles de cette chanson correspondent à une chanson qui a vraiment été faite par un groupuscule d'extrême droite israélien

qui s'appelle Front Civil, qui existe de façon très minoritaire, mais qui les a reprises avec des paroles, en effet, abominables,

appelant à brûler Gaza, à exterminer des gens sur les plages de Gaza.

Nathan Devers — Ma question que j'avais, c'est, est-ce que vous n'avez pas la crainte, est-ce que ce film-là n'extériorise pas ça,

la crainte de voir émerger, en fait, un nouvel Israël, de façon globale ? Vous avez parlé d'une moitié contre une moitié,

en tout cas, c'est un clivage qu'il y a dans toutes les sociétés démocratiques, même occidentales, avec les montées des populismes,

avec les montées des fièvres identitaires. Est-ce que vous n'avez pas la crainte de voir émerger ce nouvel Israël-là,

qui remplacerait l'Israël que vous aimez et dont vous parliez tout à l'heure ?

Nadav Lapide — Moi, je pense que c'est déjà le cas. Enfin, le cas, il ne faut pas, pour moi, ce n'est pas une question de crainte.

Je pense que c'est déjà le cas.

Nadav Lapide — Je voudrais vous raconter une petite anecdote du tournage.

Pour ceux qui ont vu le film, ou pour ceux qui ne l'ont pas encore vu, il y a cette scène, la scène de l'hymne, où on a rassemblé des enfants.

Des enfants entre 7 et 10 ans.

Interlocuteur ? — Pour chanter cet hymne-là ?

Nadav Lapide — Oui, pour chanter cet hymne. Ce nouvel hymne ? Oui, ce nouvel hymne. C'est-à-dire qu'on a montré dans le film la véritable vidéo, mais après, on fait une sorte de scène complémentaire où on rassemble les enfants.

On a trouvé une chorale d'enfants pour qu'ils chantent bien. On les a tournés sur le toit de gratte-ciel, à Tel Aviv.

On voit toute la ville, etc.

Nadav Lapide — Moi, j'arrive sur le plateau pour le tournage. Qu'est-ce que je vois ? Je vois que ces quarantaines d'enfants sont accompagnés de leurs parents.

Il y a à peu près 70 ou 80 parents. Ils se tiennent avec moi, avec l'équipe, derrière la caméra. Je me dis que ça va être compliqué, puisqu'ils vont écouter leurs enfants en train de chanter des paroles terribles, des paroles génocidaires, exterminations.

Dans un an, plus rien ne vivra là-bas. Plus rien ne vivra là-bas, etc.

Nadav Lapide — Je me dis que j'étais extrêmement inquiet. Les plans étaient techniquement assez compliqués.

Il y avait un drone et tout. Du coup, il fallait faire une dizaine de prises, peut-être même plus. Même pas un parmi eux. Ces gens, quand même.

Ils venaient d'écouter leurs enfants qui chantaient ces mots génocidaires et terribles. Pas une, pas deux, pas trois fois. Dix fois d'affilée.

Même pas un parmi eux a posé la moindre question, avait la moindre interrogation.

Nadav Lapide — Je me dis que je suis aussi parent. Vous avez parlé de ça.

Si j'avais vu mon fils en train de chanter les louanges de Gaza qui brûle en feu, la seule chose qu'ils m'ont dite, ces gens,

qui ne sont pas ni des monstres, mais la seule chose qu'ils m'ont dite, c'est...

Est-ce qu'on arrive à voir mon fils, j'ai l'impression qu'il est un peu trop loin de la caméra. Est-ce qu'il y a un moyen de les mettre un peu en avant ?

Nadav Lapide — Je pense que ce n'est pas anodin. Je pense que ce n'est pas anodin.

Je pense que le fait... Et d'ailleurs, ils se vantaient. Ils m'ont dit... À la fin, ils m'ont dit, vous avez vu,

on a travaillé sur les paroles pendant toute la semaine pour qu'ils connaissent bien les enfants.

Moi, je pense que ce n'est pas anodin. Je pense qu'encore une fois, on ne peut pas appeler

chaque chose qu'on n'aime pas dans la société israélienne,

extrême-droite, extrême-droite. Je pense que c'est devenu une sorte de formule magique pour purifier les autres.

Marc Nobel — Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, mais je regrette de ne pas avoir vu votre film, comme je vous l'ai dit,

vous avez cette liberté créatrice qui est la vôtre. Vous interpellez la société qui est la vôtre. Vous êtes tout à fait dans votre droit de le faire.

C'est cette liberté créatrice qui est fondamentale. Maintenant, nous tous ici sur ce plateau, d'abord, vous ne savez pas ce que l'on ressent

parce qu'on n'a pas eu l'occasion de parler avec vous. Vous ne savez pas comment l'on comprend ou l'on ne comprend pas cette société si clivante qu'est la société israélienne. D'abord, parce que nous n'y vivons pas. Mais nous subissons aussi quelque part des ricochets par rapport à ce qui se passe là-bas.

Aller parler d'Israël à Paris, ce n'est plus simple, vous savez.

Marc Nobel — Donc moi, personnellement, j'ai une habitude. Celle qui consiste à ne pas essentialiser une population en bien comme en mal.

C'est-à-dire que je trouve qu'il y a toujours des flammes de lumière, des flammes de résistance, des flammes d'opposition,

des gens qui ne sont pas d'accord, qui disent des choses, peut-être pas suffisamment, mais qui sont interpellés.

Et en ce qui nous concerne, je parlerai pour moi, mais si vous me demandiez ce que je comprends de ce conflit, je dirais que c'est une tragédie,

je n'ai pas fini de pleurer l'assassinat d'Itzhak Rabin, vous voyez. Moi, je suis pour la reconnaissance d'un État palestinien.

Tout de suite, en vérité, tout de suite. Parce que cela suffit, ce conflit suffit, cette occupation suffit, vous avez parlé.

Avec raison de l'occupation israélienne. Mais je ne suis pas pour essentialiser non plus tous les Israéliens.

Parce que si on les essentialise tous, au fond, qu'est-ce qu'il reste ? Cet État, ce pays, n'a plus le droit d'exister,

puisqu'ils sont tous méchants, tous mauvais, tous nazis. Allez hop, on s'en débarrasse. Et croyez-vous vraiment que ce soit la solution ?

Je ne pense pas que ce soit votre volonté non plus.

Alexandra Chouard-Droude — Mais, juste, on continue le tour latus. On touche à un point fondamental du moment.

On est en plein, on est en plein dedans. Et je ne crois pas que ce serait faux de penser que Nadav Lapide parle contre Israël.

On sent, dans votre film, cette espèce de déchirement permanent. Vous aimez aussi, comme on le voit, en effet, avec cet enfant, regarder la plage.

On sent votre déchirement, votre souffrance de devoir ne pas aimer Israël, de devoir le condamner.

Alexandra Chouard-Droude — La question qui me vient, c'est comment, on l'entend depuis tout à l'heure,

comment critiquer Israël sans donner raison à ceux qui veulent son élimination ? Ce que vous avez dit, il faut critiquer Israël, mais il ne faut pas tout mélanger.

C'est-à-dire qu'il faut critiquer Israël, il faut apporter des sanctions contre les dirigeants israéliens et les dirigeants d'extrême droite.

Et ça, c'est impératif. Il faut sanctionner. Il faut beaucoup plus qu'on ne le fait.

Et ça, malheureusement, l'Europe est trop frileuse. Les États arabes sont trop frileux. Les Américains, n'en parlons pas,

parce que de toute façon, ils ont un lien qui est indéfectible avec Israël. Mais il n'y a pas assez de condamnations, de sanctions contre Israël.

Alexandra Chouard-Droude — Je ne parle pas du boycott. Le boycott des produits qui viennent des colonies, oui.

Il y a un vrai sujet, et on va peut-être y venir. On peut y aller maintenant. Alors, il y a un vrai sujet.

Est-ce qu'il faut boycotter ces écrivains, ces cinéastes ? Je précise pour ceux qui n'ont pas tout suivi,

il y a plusieurs appels au boycott ces derniers jours. Il y a un appel au boycott économique de produits qui sont fabriqués dans les colonies illégales de Jordanie.

Et puis, il y a des appels au boycott, on pourra y revenir, culturels, universitaires, l'Eurovision, etc.

Il y a un isolement croissant d'Israël et aussi d'organisations israéliennes. Et c'est là que vous faites la différence entre les deux.

Nadav Lapide — Oui, mais c'est un isolement qu'Israël a créé. Israël s'est mis au banc de la communauté internationale.

Les dirigeants israéliens se sont mis au banc de la communauté internationale en s'asseyant sur toutes les résolutions de l'ONU,

en s'asseyant sur le droit international, en commettant des crimes de guerre, les dirigeants. Donc, c'est normal qu'il y ait ces discussions et qu'il y ait cette envie. Et c'est pour ça qu'il faut accentuer les sanctions.

Après, sur le boycott, boycotter des écrivains, des cinéastes qui essayent d'interpeller le

monde.

Je pense que le film de Nadav Lapide le souligne bien. Il veut mettre un coup de projecteur sur cette folie qui règne là-bas,

cette schizophrénie, mais tout en montrant son amour pour Israël aussi. Je ne sais pas, j'ai l'impression...

Vous l'avez dit déjà, dès la première réponse. Tout en disant, à la limite, c'est presque, aidez- nous, aidez-nous à nous sauver,

parce que là, on est en train de sombrer.

Judith Cohen-Solal, est-ce que ça vous inquiète, ce moment de boycott ?

Ce moment de boycott, dans tous les cas, est toujours inquiétant, parce que ça empêche des voix...

Si il y avait un boycott, on ne pourrait pas voir le film de Nadav Lapide. Parce qu'il n'y a pas de distinction dans le boycott.

On ne fait pas la différence. Si on boycotte les Israéliens, c'est tous les Israéliens. On ne se demande pas si ce sont ceux qui se battent dans le même sens que Nadav Lapide.

Donc le boycott, ça n'a pas de sens. On ne peut pas couper la parole aux gens, et on ne peut pas essentialiser tous les intellectuels, sachant qu'évidemment, souvent,

c'est dans les artistes, les intellectuels, qu'on va retrouver même ceux qui manifestent le plus, qui s'expriment le plus.

Et parce qu'on parlait de questions morales, je pense qu'il n'y a pas que de la... Parce que vous avez parlé de prise de conscience,

je pense qu'il y a quand même, dans la population israélienne, de la prise de conscience.

Je prends juste comme exemple quelque chose qui est dans mon domaine, c'est-à-dire qu'en une semaine, il y a eu une cellule qui a été ouverte aux appels pour des militaires

qui reviennent du front, et qui peuvent appeler parce qu'ils se sentent mal, parce qu'ils ne savent pas quoi faire de tout ce qu'ils ont dans la tête.

Le syndrome post-traumatique. Alors, ce n'est pas que le syndrome post-traumatique, parce qu'on dit ça, c'est aussi qu'on ne sait pas quoi en faire.

On se pose des questions existentielles. Il y a eu 80 suicides dans très peu de temps dans l'armée, et dans cette cellule de crise,

il y a eu 6000 appels en une semaine. J'en comprends, moi, que les gens ne sont pas du tout en train d'aller massacrer du Gazaouïte, la fleur au fusil, malgré tout,

qu'il y a quand même beaucoup de gens qui sont heurtés, qui sont traversés et déchirés par ce qui se passe, parce que ça reste quand même,

même si on a vécu ce 7 octobre, et que les gens se disent, c'est comme les nazis, c'était le pogrom, alors dans tous les cas, il faut arriver à ce que ça n'arrive plus,

donc comment on fait qu'on n'arrive plus ? Alors, on rentre dans des choses assez délirantes, mais il n'empêche qu'il y a tous ces gens qui tuent quelqu'un,

ça reste quelque chose qui n'est pas banal. C'est un bon effet.

Marc Nobel — La question du boycott, elle pose bien des problèmes. Bien évidemment, elle est à deux vitesses, au sens où il ne viendrait l’idée de personne de boycotter un artiste russe ou un artiste iranien, alors que quand même, le gouvernement iranien exécute ses citoyens chaque jour que Dieu fait. La Russie, ça va, bien évidemment, il y a l’Ukraine entre autres choses, mais ce phénomène de boycott se focalise spécifiquement sur les artistes israéliens, ce qui n’a aucun sens, et puis en plus, au-delà de ça, c’est nier, ignorer le fait que vous appartenez à une tradition extrêmement noble du cinéma israélien, Amos Gitaï, Samuel Maoz, Ari Folman, d’un cinéma israélien qui a sans cesse ausculté sa société avec sévérité, ce qui fait la dignité de ce cinéma, entre autres choses, et aussi de cette société israélienne.

Interlocuteur ? — Votre regard en tant que cinéaste, Nadav Lapide, en tant qu’artiste ?

Nadav Lapide — Évidemment, je ne suis ni un fou, au moins pas aussi fou que ça, ni schizophrène. Je mets tout mon âme à l’intérieur de mon film, pas pour qu’il soit boycotté. Je n’ai très peu d’enthousiasme par rapport à cela. Je crois que pour moi, le problème commence ailleurs. Pour moi, le problème commence avec le fait — vous avez mentionné la Russie — pour moi, le problème commence avec le fait qu’Israël n’est pas sanctionné. Moi, je pense que le problème commence avec le fait qu’Israël n’est pas sanctionné, que l’économie israélienne n’est pas sanctionnée, que le trafic d’armes d’Israël n’est pas sanctionné, que l’Union européenne n’arrive pas à sanctionner ce pays. Et je pense que cela crée une sorte d’anomalie.

Parce que, par exemple, si je pense au réalisateur russe, là-bas, les règles du jeu sont claires. Si vous êtes un réalisateur russe, si vous utilisez le soutien du pays, l’argent public russe, vous êtes boycotté. Mais si vous faites un film soutenu par le CNC ou je ne sais pas qui... vous n’êtes pas forcément un fan du gouvernement français. Mais c’est le cas pour Israël, il n’y a pas les moindres problèmes.

Mais je pense que dans un moment où les dirigeants des gouvernements, surtout européens, n’arrivent pas à remplir le rôle historique et ne sanctionnent pas Israël, est-ce qu’ils ne comprennent pas que c’est la seule chose qui peut arrêter Netanyahou ?

Interlocuteur ? — Par exemple, la suspension de l’accord entre l’Europe et Israël ?

Nadav Lapide — Oui, de la même manière qu’ils sanctionnent encore et encore la Russie. Du coup, toutes sortes de directeurs de festivals de cinéma, par exemple, deviennent ceux qui doivent réagir à la situation. Et ça, c’est un état des choses… c’est assez clair.

Marc Nobel — Je voudrais vous donner deux exemples, si vous me permettez. Personne ne demande aujourd’hui de boycotter les entreprises chinoises alors que les Ouïghours sont stérilisés. Il y a des choses horribles qui se passent avec cette minorité musulmane en Chine. Et alors que depuis 1959, la Chine occupe le Tibet en son intégralité. Mais personne ne va demander le moindre boycott.

J’ai été très choqué ces derniers jours. Le musée d’art et d’histoire du judaïsme, dont je loue la qualité scientifique et l’excellence des programmes, il s’est avéré que cinq personnes qui étaient incluses dans le programme et qui devaient participer à un colloque... cinq chercheurs... ont décidé de ne pas y aller sous le prétexte qu’il y avait une doctorante israélienne affiliée elle-même à une université. Est-ce que c’est normal ? Non.

Je vous donnerai un autre exemple. Un compositeur israélien qui dirige un orchestre philharmonique allemand s’est vu refuser de pouvoir produire son orchestre, qu’il dirige, dans la ville de Gand en Belgique, sous le prétexte que l’on doutait de ses positions par rapport à Gaza. C’est encore pire. C’est encore pire. C’est-à-dire qu’il a exprimé son soutien avec Gaza, mais il ne l’a pas assez fait d’après les directives belges telles qu’elles sont demandées. Là, on arrive à un problème.

Alors ce que je veux dire, c’est qu’on a deux exemples concrets ici d’une folie en vérité. C’est- à-dire que l’on met un pistolet sur la tempe d’intellectuels, de créateurs, sous le prétexte que quoi ? Qu’ils sont israéliens, sans même savoir ce qu’ils pensent également du conflit, de la société dans laquelle ils vivent.

Enfin, regardez cette différence d’approche quand même avec la Chine, avec tout un tas de pays qui sont autoritaires, qui massacrent leur population, et vous ne verrez personne lever le petit doigt pour défendre les populations qui sont maltraitées, discriminées, quelquefois assassinées. Et personne ne demandera la moindre critique, le moindre boycott les concernant.

Alexandra Schwarzbrod — Oui, mais il faut quand même… moi, personnellement, je suis hostile au boycott des artistes israéliens. La seule chose… mais il faut entendre, il faut comprendre tous ces gens qui, tous les soirs, voient ces bombardements, tous les matins se réveillent en entendant que des dizaines de Palestiniens sont tués, en voyant que les résolutions de l’ONU ne sont pas appliquées, que le droit international est bafoué, que personne n’arrive à agir pour arrêter ce bain de sang et pour stopper Benyamin Netanyahou et ses ministres d’extrême droite.

Et donc il faut comprendre ces gens qui se disent : mais qu’est-ce qu’on peut faire ? C’est-à- dire que vous rejoignez ce qu’il vient de dire quand il dit : s’il y avait des sanctions politiques et économiques, peut-être qu’il n’y aurait pas ce débat sur la culture. Rien n’arrive à stopper Netanyahou, rien. Et donc il faut agir beaucoup plus fortement, au niveau économique, au niveau de l’Union européenne, par tous les moyens, pour éviter d’en arriver à réclamer le boycott des artistes qui sont les seuls à essayer de faire comprendre ce qui est en train de se passer.

Nathan Devers — Je crois que la question des sanctions et celle du boycott ne sont pas les mêmes. Parce que, dans un cas, on parle une langue politique : on sanctionne un État pour faire pression, pour punir, et ça, ça s’entend et c’est le cas de tous les autres pays. Et dans l’autre, je crois qu’on retombe dans… d’ailleurs la question qui, en fait, a été le fil rouge de notre discussion : c’est celle du risque d’essentialisation, ou non d’ailleurs, on peut en discuter, mais d’une société.

Et je crois q...

Et que si d’ailleurs on veut dire oui — non pas oui pour se soumettre au présent dans une logique de fatalisme, mais dire oui à un autre présent — je ne vois pas comment on peut le faire en dehors de ces gens-là et du soutien qu’on doit apporter à ces gens-là. Et je crois qu’en effet, dans le fait qu’on n’appelle pas à sanctionner des artistes d’autres pays où il peut y avoir des crimes abominables, et que sur ces autres pays, jamais ça ne nous viendrait à l’esprit d’avoir une vision complètement essential...

Nadav Lapide — Non, je ne vais pas vous supplier d’imposer des sanctions sur Israël, là où mon père habite. Moi, je suis réjoui par l’idée que mon père et des gens qui me comptent le plus ne se trouvent pas sous une pression économique, etc. Mais encore une fois, je pense que vous l’avez bien dit : la question, c’est qu’est-ce qu’on fait ? Qu’est-ce qu’on fait ?

En fait, Netanyahou n’a pas la moindre intention d’arrêter. On peut aujourd’hui, je pense, bien comprendre quel est son fantasme. C’est le fan...

Et ce fantasme, c’est une tragédie abominable pour les Gazaouis, mais finalement aussi pour les Israéliens. Comment les Israéliens vivront après que Netanyahou et son gouvernement arriveront à réaliser leur fantasme ? C’est nous — et là je parle en tant qu’Israélien — c’est nous qui aurons besoin de vivre avec ça.

Donc, on ne peut pas juste dire : il ne faut pas faire ceci, il ne faut pas faire cela, ça ce n’est pas justifié, ça c’est trop grave. Des mauvaises situations amènent aux mauvais choix. Et ...

Interlocuteur ? — On va se quitter là-dessus. Merci beaucoup d’être venu dialoguer sur ce plateau ce soir. Judith Cohen-Solal, je vous remercie. Chignel, tiens, ce documentaire auquel vous avez contribué, \*Histoire de l’antisémitisme\*, documentaire en quatre épisodes, toujours disponible sur le site d’Arte.

Marc Nobel, merci beaucoup. Votre dernier livre à vous, c’était \*Cyberhaine, propagande et antisémitisme sur Internet\*, publié il y a quelques années chez Herman. Merci beaucoup.

Merci Samuel Blum...

Alexandra Schwarzbrod, merci à vous. \*Libération\* consacrera, je crois, plusieurs pages demain au film de Nadav Lapide. Merci à vous d’être venue ce soir.

Votre film s’appelle \*Oui\*, on le répète une dernière fois, et il sort demain un peu partout en France au cinéma. Merci Laure, merci Nathan, et à demain, ce sera autour de 22h30. Ciao.